

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **23 (1885)**

Heft 24

PDF erstellt am: **19.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-188764>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

que presque eussent semblance humaine. Icelles avoient testes horribles et le poil bel. Et dansoient comme bestes et s'esbaudioient comme gents.

Tost vers la onzième heure, ce fut un feu par maléfice. Et estoient en ceste heure tous illuminés.

Ha je veulx aussy me soubvenir de ceste posada de los Toreros, pour ce que onques ne mangeai pasté plus céleste, et bus un vin lequel est dict Dezaleynoe. Et en aurois heumé toute la nuit. Soudain je fus par un sergent advisé, lequel on dict en ce pays « gapion », ce est alguazil. Et me dist : « En ceste contrée ce est coustume ne pas » heumer après minuict. Mais vous donne licence » le seigneur alcade aller en vostre repos. »

Lors déambulant je vis un couple hespagnol, lequel se pourmenoit et devisoit, combien que fust après minuict. Et me escrivois, comme dict le philosophe grec : « Soyez heureux, bonnes gents, ce est » le vray bonheur. »

E.

Nous avons reçu d'un ami et compatriote, établi à Paris, la lettre suivante, qui nous est parvenue trop tard pour être insérée dans notre précédent numéro :

Paris, le 4 juin 1885.

Je n'essaierai pas de décrire les funérailles de V. Hugo; d'autres, plus habiles, l'ont fait et sont restés bien au-dessous de la réalité. Voici simplement quelques faits découverts, notés au courant de la plume. — Avenue des Champs-Élysées, j'ai remarqué l'accueil respectueux fait au général Sausier, gouverneur de Paris, au moment où il se rendait à l'Arc de l'Etoile. Le général y répondait par un salut simple et cordial. Cette bonne entente entre un chef militaire et la population parisienne m'a frappé et je me suis joint de bon cœur à cette manifestation.

Vers dix heures et demie, toutes les députations et les corps de l'Etat ayant passé, la large chaussée s'est trouvée absolument nue d'un bout à l'autre, et l'on pouvait voir, sur ses deux kilomètres de longueur, la double haie des spectateurs arrêtés à la bordure des trottoirs, tout le monde à l'alignement. L'ordre a été le fait caractéristique de cette journée.

Le ciel du matin était gris; on craignait la pluie; mais au moment où le canon des Invalides a annoncé le commencement de la cérémonie, une éclaircie s'est faite soudain, précisément sur l'Arc de Triomphe. Ceux qui font intervenir le ciel à tout propos dans les choses humaines, conviendront, je l'espère, que le bon Dieu était avec Victor Hugo et avec nous, ses admirateurs. Au passage des onze chars de couronnes, j'ai remarqué une pyramide surmontée d'une lyre, le tout recouvert d'un velours violet très riche, avec des attributs d'argent. On y lisait : *A l'ambassadeur de Dieu*. Cela peut paraître excessif; mais V. Hugo n'a-t-il pas été appelé jadis *cinquième évangéliste*? Il y a en effet une parenté étroite et mystérieuse entre ses tendresses et ses compassions pour les misérables de toutes catégories et l'esprit miséricordieux de l'Evangile. Quand on lit certaines de ses œuvres, on

se rappelle instantanément les enseignements de Jésus, et l'on est tenté de dire aussi de lui : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme. »

L'ordre du défilé dans l'avenue des Champs-Élysées est un fait qu'il faut tout particulièrement relever. On marchait en rangs parfaitement réglés et alignés, comme cela ne s'était pas vu encore au même degré dans les grands cortèges à Paris. Le petit « scolaire » mesurait ses pas et surveillait l'alignement à droite et à gauche; les rangs des Polytechniciens, cinquante de front, étaient tirés au cordeau, et jamais soldats de profession n'ont marché plus régulièrement que l'Ecole normale des hautes études, qui s'était déjà distinguée aux funérailles de Gambetta. Le défilé des sociétés ne leur cédait en rien. En voyant le cortège du 2 juin, on pouvait se dire : « Il n'y a plus de doute, la république est décidément fondée; c'est l'ordre et la liberté qui passent. »

Vers 6 heures, j'ai vu défiler les sociétés suisses au boulevard St-Germain. Elles avaient conservé rigoureusement l'ordre du départ et s'avançaient lentement, précédées de cinq bannières fédérales. C'était imposant et magnifique. On crie de toutes parts : « Voilà la Suisse ! » Et aussitôt les chapeaux s'agitent et des acclamations descendent du haut des toits, des cheminées et de toutes les grappes humaines sous lesquelles disparaissent les hautes façades du boulevard. Tout Suisse aurait, comme moi, laissé couler ses larmes à ce grandiose spectacle.

La fin du cortège atteignait le Panthéon à 7 heures; la tête avait quitté l'Arc de l'Etoile à 11 heures et demie. Représentez-vous la largeur de la chaussée et faites-vous une idée du flot humain qui s'est écoulé dans l'intervalle.

La dernière fois que j'avais vu le Panthéon, il y a quelques années, des baraques étaient établies autour du vaste édifice. Il y avait là une foire aux objets de culte, à l'occasion de la fête de je ne sais plus quel saint. A l'intérieur, on baisait une médaille. Les mamans penchaient leurs bébés vers l'objet sacré, le mioche allongeait ses petites lèvres roses, puis le desservant donnait un coup de torchon et passait à un autre. J'y suis allé cette fois vers deux heures du matin. L'édifice était entouré de fleurs. La lune faisait scintiller doucement les palmes et les couronnes d'or. Quelle décoration ! quel rêve ! Une dizaine de sergents de ville circulaient autour du vaste tapis aux mille couleurs. L'un d'eux me dit : « Cette nuit, nous couchons dans les roses ! »

J'ai quitté la dernière demeure de V. Hugo avec une pensée consolante. L'homme à qui l'on vient de rendre des honneurs presque divins n'était pas un conquérant. Il n'est devenu si démesurément grand que parce qu'il a su s'incliner très bas pour relever les petits !

...

Victor Hugo, casseur d'assiettes.

Le culte de Victor Hugo pour les enfants restera légendaire. On raconte à ce propos une charmante anecdote. La scène se passe pendant les jours d'exil,